

FESTIVAL (OFF) ARLES

CROCODILES - SPIRITUALITÉ, RITES ET SURVIE À L'ÈRE DE L'ANTHROPOCÈNE

L'eau est mémoire. Elle porte les mythes, abrite les esprits, trace les frontières entre les mondes. Mais l'eau, aujourd'hui, se retire. Les fleuves s'appauvrissent, les lacs s'assèchent, et avec eux disparaissent les mondes invisibles qui leur donnaient sens. C'est dans cet espace de tension, entre le sacré et le périssable, que s'inscrivent les œuvres d'Arnold Fokam et de Nyaba Léon Ouédraogo.

Inspiré des masques cimiers crocodile Ijaw, le Camerounais Arnold Fokam réinterprète le mythe de Mami Watta au bord du fleuve Congo. Dans sa série Processions débutée en 2023 dans le cadre d'une résidence, il convoque cette figure tutélaire des eaux africaines, déesse protectrice et redoutable, pour mieux révéler ce qui se joue sous la surface. Mêlant peinture, sculpture, performance et photographie, son travail évoque la violence infligée aux écosystèmes aquatiques et interroge la relation de l'homme à l'eau et aux esprits. Mami Watta devient ici un prisme à travers lequel lire la crise écologique.

À cette vision mythologique répond, depuis le Burkina Faso, le regard documentaire et poétique de Nyaba Léon Ouédraogo. Sa série Crocodiles est réalisée sur le site du lac de Bazoulé, qui abrite près de 280 crocodiles considérés comme sacrés par les populations locales. Les habitants vouent à ces reptiles un profond respect, leur offrant des offrandes, et accompagnent chaque mort d'un cérémoniel solennel. Mais ce lien ancestral est aujourd'hui fragilisé : le Burkina Faso est durement impacté par le dérèglement climatique, et se pose désormais la question de l'assèchement du lac et de la disparition programmée de ces reptiles. Que devient un peuple quand disparaissent les gardiens sacrés de ses eaux ? Les œuvres d'Ouédraogo révèlent les conséquences du dérèglement climatique sur ces sites sacrés et la menace qui pèse sur la transmission d'un patrimoine spirituel vivant.

Dans le cadre du parcours OFF du Festival des Rencontres de la Photographie d'Arles, la galerie PERSON présentera ces deux artistes au sein du « Printemps », un nouvel espace d'exposition collectif que le festival inaugure cette année en réunissant plusieurs expositions. Arnold Fokam et Nyaba Léon Ouédraogo y trouveront un écrin inédit pour donner à voir, ensemble, deux regards qui font de l'eau un territoire à la fois sacré, menacé et porteur de mémoire.

PERSON
Paris|Bruxelles

Visuel :
La surréalité, 2025
Photographie Fine Art Baryta Hahnemühle
100 x 70 cm
Edition of 3 plus 2 artist's proofs



NYABA LÉON OUÉDRAOGO

Nyaba Léon Ouédraogo est né en 1978 à Bouyounou au Burkina Faso. Il appartient à une nouvelle génération de photographes africains qui questionnent les enjeux et les conditions de vie de ses contemporains, aux confluent de l'Afrique.

Il se définit comme un griot des temps modernes qui conte les histoires d'une Afrique en pleine mutation. Ses images interrogent les enjeux politiques, économiques, sociologiques et écologiques à travers le continent africain, notamment dans la région de l'ouest.

Ouédraogo a reçu plusieurs prix dont celui de L'Union Européenne aux 9e Rencontres de la Photographie de Bamako en 2011. Il est finaliste du prix Pictet en 2010 pour lequel il a été nommé une seconde fois en 2016. Il est lauréat des Résidences photographiques 2013 du Musée du Quai Branly.



L'homme et les fleurs de nénuphars de la mare Bazoule, 2025
Photographie Fine Art Baryta Hahnemühle
100 x 70 cm
Edition of 3 plus 2 artist's proofs



Le pagne de la fertilité, 2025
Photographie Fine Art Baryta Hahnemühle
100 x 70 cm
Edition of 3 plus 2 artist's proofs



L'esprit et l'existence, 2025
Photographie Fine Art Baryta Hahnemühle
70 x 100 cm
Edition of 3 plus 2 artist's proofs



La spiritualité, la surréalité et le sacré, 2025
Photographie Fine Art Baryta Hahnemühle
70 x 100 cm
Edition of 3 plus 2 artist's proofs



ARNOLD FOKAM

Arnold Fokam est un jeune artiste plasticien dont le travail s'articule autour de l'eau, en relation avec le corps et s'ouvre vers une pratique pluri-disciplinaire qui explore la peinture, la photographie et la performance.

Diplômé en arts plastiques et histoire de l'art de l'Institut des Beaux-Arts de l'Université de Douala à Nkongsamba, il a suivi une formation qui l'a mené davantage vers la peinture sur toile avant d'expérimenter plus tard d'autres médiums.

Artiste du rêve et de l'utopie, son travail possède une dimension spirituelle, culturelle et écologique. Il s'intéresse à la notion de symbiose et propose un dialogue intime entre l'humanité et l'univers aquatique. Il mêle le réel au fantastique et rappelle l'état critique de l'anthropocène forçant la nécessité pour les humains à prendre soin de l'eau, source de toute forme de vie sur terre.

Arnold Fokam est lauréat du prix Goethe Découverte 2020 / Arts visuels, du Prix Découverte des Ateliers SAHM et du Prix Barthélémy TOGO en 2023. Ses œuvres font partie de plusieurs collections privées et publiques, telle que celle du Goethe Institut et du Centre d'Art Contemporain Doual'art.



18. Série «Processions», 2025

Signé et daté à droite

Œuvre unique

Peinture acrylique sur tirage photographique jet d'encre pigmentaire sur papier Hahnemühle William Turner 310 g/m²

Taille de la feuille : 30 x 40 cm

Taille du sujet : 20 x 30 cm



27. Série «Processions», 2025

Signé et daté à droite

Œuvre unique

Peinture acrylique sur tirage photographique jet d'encre pigmentaire sur papier Hahnemühle William Turner 310 g/m²

Taille de la feuille : 30 x 40 cm

Taille du sujet : 20 x 30 cm



36. Série «Processions», 2026

Signé et daté en bas à droite

Œuvre unique

Peinture acrylique sur tirage photographique jet d'encre pigmentaire sur papier Hahnemühle William Turner 310 g/m²

Taille de la feuille : 40 x 60 cm

Taille du sujet : 30 x 45 cm



35. Série «Processions», 2026

Signé et daté en bas à droite

Œuvre unique

Peinture acrylique sur tirage photographique jet d'encre pigmentaire sur papier Hahnemühle William Turner 310 g/m²

Taille de la feuille : 40 x 60 cm

Taille du sujet : 30 x 45 cm

Arnold Fokam et Nyaba Léon Ouédraogo

L'un vient du Cameroun, l'autre est né au Burkina Faso. L'un entame une carrière prometteuse tandis que l'autre est déjà reconnu à travers le monde. Les deux ont un point commun : une fascination pour l'eau, élément vital et sacré, que les humains n'ont de cesse de violenter alors qu'il compose environ 60 % de leur corps... Des démarches différentes, mais toutes deux empreintes d'une profonde spiritualité.

Pour Arnold Fokam, l'enfance est un territoire contrasté où la douceur côtoie la violence. « Quand je me plonge dans mes plus anciens souvenirs, je revois ces après-midis de week-end au cours desquels nous nous retrouvions tous dans le salon pour regarder un film. Mais je ressens aussi un peu de tristesse car mon enfance a été très marquée par les violences conjugales. »

Né en 1996 à Kumba, ville anglophone du Sud-Ouest Cameroun, le jeune artiste raconte une enfance studieuse, discrète, comme s'il avait fallu se faire tout petit pour échapper aux violences du père. « J'étais un élève très appliqué, pas le meilleur mais parmi les meilleurs, très calme, très timide, concentrée sur l'apprentissage, raconte-t-il. Lorsque j'étais en 6ème, ma mère a quitté la maison pour s'installer à Tiko, dans le département de Fako, et je suis allé vivre avec elle. Je crois qu'être sérieux à l'école était un moyen pour moi de ne pas ajouter des complications aux problèmes qu'elle affrontait. Afin de lui faciliter la tâche et me faire de l'argent, il fallait être le fils modèle. J'étais peu expressif à cette époque. En présence d'autrui, je ne disais rien. »

Mais déjà, l'enfant trouve une échappatoire dans la création. « Notre mère dessinait, mais elle n'a jamais cherché à développer cette aptitude, se souvient-il. Moi, j'aimais produire des images, créer mes propres objets, inventer mes histoires et construire un monde dans lequel je pouvais vivre ce qu'il n'était pas possible d'expérimenter dans mon contexte personnel. » C'est surtout avec sa sœur, Daniela, que le dessin s'impose avec une joyeuse ferveur. Sur un tableau noir, les deux enfants organisent des séances de dessins à la craie, donnant vie à des personnages imaginaires entre d'intenses éclats de rire.

Pour autant, Arnold Fokam ignore alors tout de ce que signifie être un « artiste plasticien ». A Kumba, ces derniers ne courent pas les rues... « Après mes études secondaires, j'avais juste envie de dessiner, confie-t-il. Ma mère a fait des recherches sur Internet et elle a découvert que l'Institut des Beaux-Arts de l'Université de Douala, à Nkongsamba, avait été créé un an plus

tôt. Je m'y suis inscrit et j'ai tout appris, à partir de ce moment-là, sur ce que signifiait être un artiste ! »

Élève studieux et attentif, le jeune homme s'imprègne de tout ce que peuvent lui offrir ses professeurs, tant sur le métier d'artiste que sur les techniques de création. Et parce que c'est « la discipline la plus pratiquée dans nos écoles », il se consacre d'abord à la peinture sur toile, apprenant les bases du dessin et de la couleur.

S'il suffisait de savoir dessiner pour devenir plasticien, cela se saurait. Mais non, il faut un petit truc en plus, qu'on le nomme selon les jours obsession, idée fixe, vision, délire, fascination ou folie. Pour Fokam, le point d'entrée sera l'élément qui a permis la vie sur terre : l'eau. « Au moment de mes études, ce n'était pas encore construit, mais ma sensibilité était déjà très liée à l'eau, omniprésente dans mes dessins d'enfant. Je créais des paysages aquatiques ou des personnages de science-fiction dotés de pouvoirs sous-marins. L'idée d'en faire une piste de recherche est née plus tard de ma rencontre avec les œuvres des plasticiens Bill Viola et Laurent Valera. »

Artiste américain connu pour ses vidéos, Bill Viola (1951-1924) entretenait un rapport contrasté avec l'eau : lui qui avait failli mourir noyé dans un lac, enfant, aimait la filmer dans ses aspect les plus destructeurs comme dans sa dimension purificatrice et régénératrice, voire spirituelle. Artiste français contemporain, Laurent Valera considère pour sa part l'eau comme « un élément fondamental structurant la vie ».

Après ses diplômes d'études en arts plastiques obtenus en 2017 et 2020 à l'Institut des Beaux-Arts de l'Université de Douala, Arnold Fokam va poursuivre cette réflexion sur les rapports entre le corps et l'eau, entre les humains et un élément qui leur est vital mais qu'ils refusent de protéger comme ils le devraient. « Cette question de mon rapport à l'eau n'est pas encore résolue, explique l'artiste. C'est une sensibilité toujours très présente, que j'essaie de circonscrire, de comprendre à ma propre échelle comme à celle, plus globale, de l'humanité toute entière. J'ai questionné ma mère sur le sujet, mais je n'ai pas trouvé d'explication particulière dans mon enfance, comme ce fut le cas pour Bill Viola. J'ai été un enfant normal qui n'a pas eu d'expérience traumatique avec l'eau. »

Issu du peuple Bamiléké, Arnold Fokam n'entretient pas non plus, à l'origine, un rapport spirituel avec l'eau comme c'est le cas pour les Sawa du littoral camerounais qui, chaque année au mois de décembre, organisent un rituel rassemblant tous les peuples côtiers autour du fleuve Wouri, le Ndongo. A cette occasion, un vase sacré est immergé dans les eaux, puis remonté par un initié après une longue apnée.

Ledit vase contient alors les messages des ancêtres, transmis grâce à une communion avec les esprits de l'eau nommés « Mengu ».

Bien que n'appartenant pas à un peuple du littoral, Arnold Fokam s'est intéressé de près aux différents cultes liés à l'eau, et en toute logique aux différentes manières dont est perçue la divinité Mami Wata en Afrique. « C'est la mère des océans, la mère de toute forme de vie, mais c'est aussi une créature qui entretient un certain rapport de force avec l'humanité, un rapport de séduction, de domination, de tromperie, de pouvoir qui incite les populations à la fréquenter avec plus ou moins de réticence, dit-il. Elle est hybride. » Dans une exposition personnelle de peintures à l'Institut français de Douala en 2023 (« Aqualyre : les voies de l'eau »), Fokam s'est notamment intéressé à Mami Wata, en cherchant des formes non issues de cette représentation mentale occidentale qui pousse, en matière de figuration, à coller une queue de poisson à un corps de femme pour toute déité aquatique. « Chez les Ijaw du delta du Niger, ce serait plutôt une forme d'hybridation entre des formes humaines et des formes aquatiques appartenant aux hippopotames ou aux crocodiles. »

Un an plus tard, en 2024, cette mythologie Ijaw sera à l'origine de la série Processions, mêlant sculpture, performance, photographie et peinture. Lors d'une résidence à Brazzaville (République du Congo), Arnold Fokam a réalisé en carton – un matériau lié à la société de consommation et au transport compulsif d'objets à travers le monde – un masque cimier « crocodile » inspiré des masques Ijaw. « Le masque renvoie évidemment aux cultures ancestrales de l'Afrique, et je l'avais déjà utilisé dans mes peintures, précise l'artiste. Mais cette fois je l'ai moi-même porté sur les rives du fleuve dans une mise en scène photographiée qui renvoie à une procession funéraire. Je ne suis pas un initié, mais il y a une entité qui s'exprime à travers le masque, conçu uniquement pour des commémorations en lien avec le monde aquatique. Comme posé sur l'eau, il regarde vers le ciel, ainsi que le font les crocodiles et les hippopotames, en hommage aux esprits de l'eau. »

Traduite en images, la performance a ensuite été transformée par impression et ajout de peinture, « nécessaire pour compléter la vision ». Le visage masqué, encadré de feuilles et d'interminables algues bleues, Fokam s'est métamorphosé en une entité à la fois humaine, animale et végétale, tantôt prosternée face au corps d'un poisson agonisant, tantôt errant entre les côtes dénudées d'un squelette de baleine, tantôt entourée par les ombrelles translucides d'une flopée de méduses. « Les animaux représentés sur ces

images sont pour la plupart liés aux bouleversements qui frappent les écosystèmes marins, provoqués par la pollution, la surpêche, le changement climatique. La prolifération des méduses, par exemple, est un constat très concret de la reconfiguration de ces espaces. Ces animaux nous racontent l'histoire des atteintes à l'environnement. »

Il y a de la violence dans cette série qui abat les frontières entre les différents médias (sculpture, peinture, performance, photographie), mais c'est une violence indirecte, assourdie, tempérée par l'espoir d'un monde meilleur. L'humain, grand coupable du viol ininterrompu de la terre-mère, n'est pas montré dans sa réalité crue de fossoyeur de la biodiversité. Au contraire, comme le petit Arnold qui voulait aider sa maman face à la violence du père, Fokam le plasticien donne à voir un personnage au chevet de la nature, soucieux de sa vitalité et vivant en symbiose avec elle. « Plutôt que de mettre en accusation, j'essaie de créer une connexion avec le spectateur, une connexion qui permette d'établir de nouveaux liens, plus respectueux. » Comme pour Bill Viola ou pour Laurent Valera, la question de l'eau est ici replacée dans un contexte socio-écologique contemporain, tant au niveau collectif qu'individuel, Fokam s'inspirant des travaux de la philosophe éco-féministe Astrida Neimanis, pour qui nos corps sont des étendues d'eau et font intrinsèquement partie du monde naturel.

Dans sa série suivante, Les Ré-enchanteresses (2024-2025), Arnold Fokam poursuit sa réflexion sur l'eau et la nature. L'œuvre est née d'un drame personnel, la mort prématurée de cette sœur avec laquelle il s'entraînait autrefois à dessiner à la craie, sur tableau noir. « Elle ne s'est pas noyée, explique-t-il. Mais elle était enceinte et elle a perdu les eaux très tôt, ce qui a emporté sa vie et celle des jumeaux qu'elle portait. » Malgré la violence d'un deuil qui l'a un temps déconnecté de son monde et rendu « spectateur » de sa propre vie, Fokam a su créer à partir du drame une série d'images-hommages où la sœur devient le symbole d'une nature résiliente : la guérison de l'humain fait partie du processus de guérison de la nature. « En invoquant l'image de ma défunte sœur à travers le collage et la peinture, j'interpelle sa mémoire et le souvenir de son passage sur terre. Je la ressuscite d'entre les morts et lui fais don d'un nouveau corps, la nature. » Dans un paysage délabré, elle apparaît ainsi partiellement, telle un fantôme couvert de fleurs, environné d'oiseaux rouges ou de méduses ayant abandonné leur élément naturel. Une manière pour Fokam de rappeler, encore une fois, que nous sommes tissés des molécules de cette eau que nous violentons chaque jour.

Dans un monde où les questions écologiques sont, à défaut d'être prises au sérieux par les élites dirigeantes, constamment évoquées, il n'y a rien de surprenant à ce que différents artistes occupent un même terrain de recherches et expriment des préoccupations existentielles semblables. Né en 1978 à Bouyounou, au Burkina Faso, Léon Nyaba Ouedraogo est un photographe reconnu, finaliste du prix Pictet en 2010. Depuis ses débuts, son travail porte sur les rapports que les humains entretiennent avec leur environnement, leur planète. Ses premières séries, que ce soit L'enfer du cuivre ou Les Casseurs de granit confrontaient l'artiste à des matières dures et proposaient une critique frontale de nos modes de vie destructeurs. Son évolution récente l'orienta vers une approche plus délicate où l'eau joue un rôle central. « Je me rends compte que la plupart de mes sujets tournent autour de cet élément, avec lequel j'entretiens un rapport mystique, dit-il. Les hommes s'en sont toujours rapprochés car ils sont convaincus que les esprits viennent de l'eau. C'est un élément qui m'intrigue. »

En 2014, après de longues heures passées à arpenter les berges du fleuve Congo, il a publié Les fantômes du fleuve Congo (Vus d'Afrique). Plus récemment, il s'est rendu à Saint-Louis du Sénégal pour une quête presque impossible : trouver Mame Coumba Bang... « On dit que l'Égypte est le don du Nil, et Saint-Louis le don du fleuve, écrivait-il alors. Qui dit fleuve dit imaginaire, et qui dit imaginaire dit mythe. A tout visiteur de Saint-Louis, il faut unealebasse de lait caillé pour Mame Coumba Bang, la déesse du fleuve. » Nyaba Léon Ouedraogo n'est pas un photographe de l'instant ni quelqu'un qui cherche à fixer le temps sur papier glacé ; il s'est donné une mission bien plus difficile : explorer les surréalités africaines, essayer de figurer l'immatériel. « Ce qui m'intéresse, c'est la spiritualité, souligne-t-il. Je veux essayer de produire de la pensée photographique. Et l'eau, pour moi, c'est le sacré. On ne peut pas dissocier les deux. Je suis convaincu qu'il y a des esprits dans l'eau, invisibles... » Ces esprits, l'artiste est allé à leur rencontre à quelque trente kilomètres à l'ouest de Ouagadougou, dans la petite bourgade de Bazoulé. Ce village de 1500 âmes est connu pour ses crocodiles sacrés, qui attirent tout à la fois curieux, touristes et croyants. Environ 180 reptiles vivent là depuis des temps reculés, piégés par l'assèchement d'une rivière dans une mare qui, elle, ne s'assèche jamais. Pour le moment... « Selon la légende locale, ces crocodiles extraordinaires sont tombés du ciel avec la pluie, il y a cinq cent soixante dix ans, précise l'Office national du tourisme burkinabè. La

population de l'époque souffrait de manque d'eau et devait parcourir dix à quinze kilomètres pour s'approvisionner. Les traces des crocodiles ont révélé que ces reptiles vivaient dans des terriers pleins d'eau. Les femmes enlevaient l'eau depuis les trous de crocodiles et ceux-ci ne leur faisaient pas de mal. »

Enfant, Léon Nyaba Ouedraogo venait en visite dans ce lieu très populaire. La légende qu'il raconte n'est pas exactement la même que celle proposée par l'Office du tourisme : « Il se dit qu'un chasseur cherchait de l'eau dans cette région désertique. Il a rencontré un crocodile, l'a suivi dans un buisson, puis dans une forêt où il a enfin trouvé de quoi étancher sa soif. Plus tard, ses amis l'ont aidé à élargir la mare... »

Au fond, peu importe la légende, ce qui compte, c'est le lien que les villageois entretiennent avec les animaux. Au-delà de l'aspect folklorique ou touristique qui a fait sa réputation, Bazoulé est un lieu de rituels. Des hommes et des femmes s'y rendent pour y formuler des demandes personnelles. A l'abri des regards, la main posée sur une pierre, au bord de la mare, ils formulent leur requête en eux-mêmes – avoir un enfant, échapper à la maladie... - et offrent aux animaux le sacrifice d'un poulet, d'un mouton. Quant aux villageois, ils vivent au quotidien dans une forme de communion – ou de symbiose – avec les crocodiles. Pour eux, ils organisent la grande fête de Koom Lakré, au mois d'octobre, afin qu'une dernière pluie vienne bénir les récoltes. Quand l'un d'eux vient à décéder, ils l'enterrent cérémonieusement, comme s'il était un humain. Et quand, sortant de sa mare, un reptile vient se promener dans le village, c'est l'annonce d'un événement heureux ou malheureux...

« Même s'il est bien entendu question de biodiversité dans mon travail, c'est cette dimension spirituelle qui m'intéresse, explique Nyaba Léon Ouedraogo. J'ai intitulé ma série de photographies Le sacré : l'homme, le végétal et l'animal car ces trois éléments sont liés. Sans l'animal, l'homme n'est plus. J'ai souhaité évoquer la connexion vitale entre le mythe et le respect de l'animal. Pour les habitants de Bazoulé, les crocodiles, c'est eux, c'est leur vie. Mes images cherchent à capter cette relation sacrée, ce lien spirituel entre l'homme et le crocodile. » Et d'ajouter : « Dans cette quête de production de la pensée artistique photographique, j'ai voulu que l'ambiance générale des œuvres soit connectée aux esprits, une fusion, une passerelle, entre réel et imaginaire, où la beauté artistique transcende le folklore pour plonger dans l'abîme du sublime. Ce monde du sacré, où l'homme, le végétal et l'animal forment le socle de notre existence. »

Dans l'imaginaire occidental, les sauriens sont associés à la violence sauvage, à une forme de sournoiserie

menaçante, et méprisés comme la plupart des reptiles. Les photographies de Ouedraogo racontent une toute autre histoire : celle d'animaux gardiens de l'eau, de la mémoire, de l'histoire, celle d'animaux garants de l'équilibre fragile de la nature. Visages d'hommes couverts de boue ou masqués par des végétaux aquatiques, mâchoire de crocodile acceptant un poulet tombé du ciel comme un don, reptiles nageant en paix dans une mare couverte de fleur, les images retravaillées en post-production par l'artiste s'écartent du terrain naturaliste comme du photo-reportage pour approcher une forme d'abstraction où le réel se dilue dans l'onirique, où l'imagination peut encore se frayer un chemin.

« J'essaie de projeter le spectateur dans une dimension spirituelle », soutient Ouedraogo. Déjà, quand il cherchait à raconter Mame Coumba Bang, il affirmait : « C'est un abstrait poétique basé sur l'imaginaire. Si la photo n'était qu'aplats de formes et de lumière, cela ne m'intéresserait pas. » En alchimiste, il parvient cette fois à transformer la boue des mares de Bazoulé en argile et en peinture, c'est-à-dire en art, c'est-à-dire en or.

Texte de Nicolas Michel

AU BORD DES MONDES

HABITER LES TERRITOIRES, SURVIVRE AUX FRACTURES

ENTRÉE LIBRE LE PRINTEMPS

AU 2 AVENUE LAFAYETTE, ARLES



**DU 27 JUIN
AU 20 SEPTEMBRE 2026**

Juillet et Août, du mardi au dimanche de 11h à 18h

En septembre, du jeudi au dimanche de 13h à 19h

Vernissage le samedi 27 juin à partir de 17h

Vernissage le jeudi 9 juillet à partir de 19h

1

LA KABINE

Centre de l'image

À Arles, nous avons créé un espace à notre manière : collectif, libre, en mouvement. Un lieu où la photographie dialogue avec le dessin, où les pratiques se croisent et les formats s'inventent. Au départ, il y avait peu de moyens, mais une forte énergie. Alors nous avons bricolé, expérimenté, construit en faisant. Peu à peu, La Kabine est devenue plus qu'un lieu : un réseau, une manière de travailler et de penser ensemble.

De cette dynamique sont nés les Festivals OFF Arles — OFF Photo et OFF Dessin — conçus comme des espaces ouverts, indépendants et fédérateurs, à l'image de ce qui nous anime. Cinq ans plus tard, La Kabine poursuit son chemin avec la même exigence : soutenir des pratiques émergentes, défendre des formes hybrides et inventer des espaces de création à la fois accessibles et engagés. Une aventure toujours en mouvement, à l'image de notre nouveau projet : La Kabine Mobile.

Florent Basiletti

Festival
()ff
Arles

la Kabine
centre de l'image

Informations pratiques :

LE PRINTEMPS

2 AVENUE LA FAYETTE, 13200 ARLES

Du 27 juin au 20 septembre 2026

Vernissage public le samedi 27 juin 2026

Vernissage professionnel le jeudi 9 juillet 2026

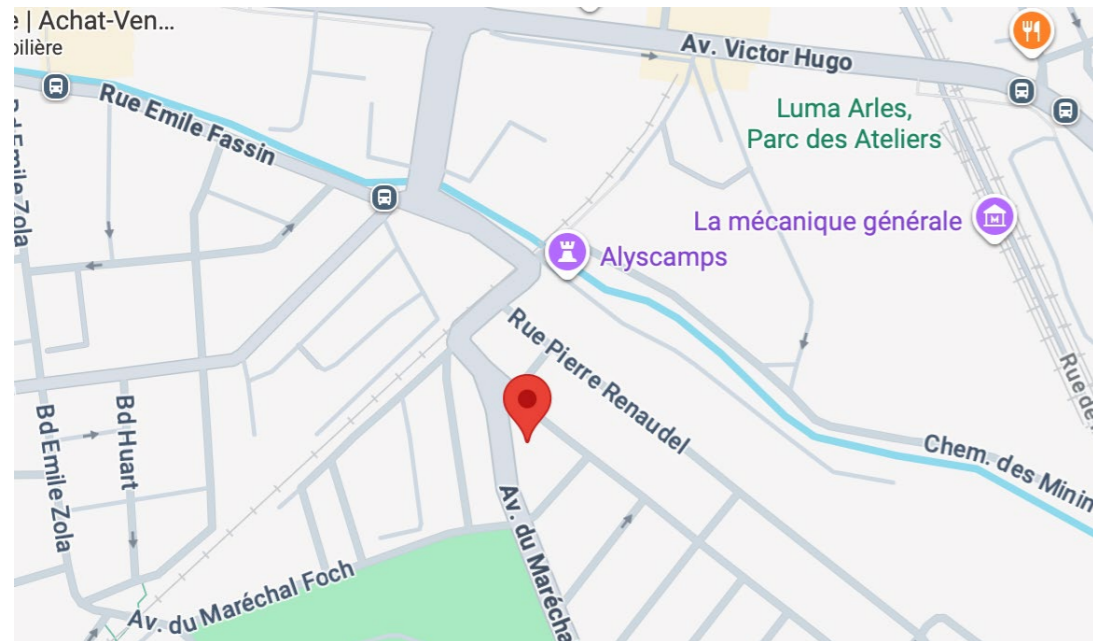
Horaires d'ouvertures :

Semaine professionnelle : lundi au dimanche, 10h-18h.

Juillet/Août : mardi au dimanche, 11h-18h.

Septembre : jeudi au dimanche, 13h-18h.

VISUELS DES OEUVRES



PERSON
Paris|Bruxelles

Galerie PERSON

22 rue du Bac,
75007 Paris
FRANCE

Rue Emile Claus, 63
1180 Uccle
BELGIQUE

info@christopheperson.com